

2000

Bruxelles, le 5 janvier 2000

L'armée russe pilonne Grozny avec un acharnement déconcertant. Elle a repris à son compte la stratégie adoptée par la coalition occidentale (regroupée autour des Etats-Unis) lorsqu'elle bombarda l'Irak, puis par l'Alliance atlantique le jour où, sans autre mandat que le sien, celle-ci entreprit de dévaster Belgrade, coupable – à ses yeux – de soutenir les Serbes de Bosnie en guerre contre la coalition croato-musulmane. Le Kremlin s'emploie à détruire ce qui reste de la capitale tchétchène, après avoir investi les autres villes de la petite république autonome que le général Doudaev avait unilatéralement proclamée indépendante.

Les « démocraties occidentales » (puisque c'est ainsi qu'elles se qualifient...) font peu de cas du siège de Grozny, comme si Sarajevo avait épuisé leur capital de compassion. Mais, à vrai dire, quelle leçon pourraient-elles donner à Moscou qui, nanti de l'arme nucléaire, ne craint aucune mesure sérieuse de rétorsion ?

Les progrès technologiques permettent aujourd'hui aux armées modernes de mener une guerre à distance, sans déployer au sol plus d'hommes que nécessaire.

Cervantès fut sans doute un des premiers à dénoncer cette évolution qu'il assimilait à de la poltronnerie. Dans son Don Quichotte, il écrivait déjà : « Bénis soient ces siècles heureux qui n'ont point connu l'épouvantable furie de ces instruments endiablés de l'artillerie, à l'inventeur de laquelle je tiens, pour moi, que l'enfer donne la récompense de son invention diabolique, de l'artillerie par laquelle un bras infâme et couard peut ôter la vie à un vaillant chevalier... »

Bruxelles, le 7 janvier 2000

A la mort du maréchal de Duras, Saint-Simon brosse son portrait. Il s'agissait à l'en croire d'un personnage hautement pittoresque, dont le

caractère méritait l'admiration : « Rien ne l'affecta jamais, ni ne prit un moment sur sa liberté d'esprit et sur sa gaieté naturelle ; il le dit un jour au Roi, et il ajouta qu'il le défiait avec toute sa puissance de lui donner jamais de chagrin qui durât plus d'un quart d'heure. » Une telle liberté de langage devant Louis XIV aurait mérité de faire école ; mais, en règle générale, les éducateurs tiennent, tout au contraire, pour intelligence la diplomatie servile affichée d'ordinaire par les subalternes dans leurs rapports avec un supérieur...

Bruxelles, le 8 janvier 2000

Ecriture. Le roman offre le meilleur refuge qui soit aux notes d'ordre privé car il permet dissimulations et camouflages, ce que ne tolère guère un Journal. Surtout pas celui qui se veut intime.

La passion de l'ordre gagne les gens au fur et à mesure qu'ils vieillissent. Ultime effort de sociabilité avant l'indifférence totale qui, le grand âge atteint, rend peut-être supportable l'obligation de mourir.

Bruxelles, le 20 janvier 2000

André Delvaux préside le 27ème festival de cinéma de Bruxelles. On le considère comme le patriarche du septième art en Belgique – et cela non sans raisons. Pourtant, il n'aura pas été que cela. Il fut d'abord professeur de langues germaniques à l'athénée de Schaerbeek.

Un jour qu'il assura une heure de cours de néerlandais pour pallier l'absence de notre titulaire, il s'est appuyé de la hanche sur le bureau (peut-être s'y est-il assis) et il a commencé à lire de sa voix fluette *Le Mur* de Jean-Paul Sartre. Nous n'avions que quatorze ans ; et je suppose que personne d'entre nous n'aura oublié ces instants exceptionnels. Surtout que nous devons plus encore à ce maître : une fois par mois pendant l'année scolaire, il présentait un film tourné par un grand réalisateur. Ses commentaires en précédaient la projection dans une salle du palais des Beaux-Arts. J'ai perdu le souvenir des classiques qu'il nous fit découvrir, en dehors du *Cuirassé Potemkine* ; mais il nous initia aux richesses du cinéma – en même temps qu'au dédain de son industrie. Il nous prépara à recevoir le choc émotionnel d'œuvres majeures comme *Le Septième sceau* d'Ingmar Bergman. Bouleversé par ce film, je suis resté cloué sur mon fauteuil après l'avoir vu ; et puisque, à l'époque, il ne fallait pas sortir de la salle après la séance, je m'offris sur-le-champ une deuxième vision...

Enfin, comment ne pas rappeler que Delvaux monta son premier court métrage de fiction avec des bouts de ficelle, en faisant jouer ses élèves ?

Bruxelles, le 23 janvier 2000

A Grozny, quelque quarante mille personnes vivent terrées dans des caves, et cela depuis plusieurs semaines. Leurs sources d'approvisionnement semblent coupées depuis que l'armée russe a bouclé la frontière géorgienne. Le thermomètre est descendu à -15 degrés. Et à Bruxelles, on se plaint qu'il pleuve, que la viande soit dure et le vin aigrelet...

Le caractère si souvent méprisable de l'ambition se mesure à l'usage que font du pouvoir ceux qui, pour y accéder, l'ont développée.

Bruxelles, le 26 janvier 2000

Dans une note datée du 26 août 1980, alors que Gdansk enfante « Solidarnosc » dans la douleur, Julien Green écrit dans son Journal : « Les grévistes polonais semblent avoir remporté une victoire sur l'affreux Gierek qui a dû faire l'aveu public de ses erreurs et renvoyer plusieurs ministres, mais le régime demeure le même, quoique modifié dans certains de ses aspects les plus inadmissibles. Il n'a pas cédé sur l'essentiel qui est la suprématie russe. La Pologne n'est pas libre. » Sur l'essentiel, il a raison ; mais on ne saurait souscrire à son jugement à l'emporte-pièce sur la personnalité de l'ancien premier secrétaire du parti.

L'homme, qui travailla plusieurs années dans les mines du Limbourg et ne rentra au pays qu'après la guerre pour participer à la prise du pouvoir par les communistes, paraissait fait d'une pièce. Soucieux d'améliorer le sort de ses compatriotes dans un contexte politique qui lui échappait (puisque Moscou dirigeait les grandes manœuvres), il eut le mérite de faciliter la vie matérielle et spirituelle de ses administrés. Il les autorisa même à voyager en dehors du bloc soviétique. Et, pour obtenir des crédits occidentaux, il toléra vaille que vaille l'éclosion d'une opposition intellectuelle structurée, alors qu'il avait les moyens de la briser. Il devint en quelque sorte un maillon faible de la chaîne totalitaire des démocraties populaires.

Lors d'un entretien tenu dans la salle du bureau politique à Varsovie, je l'entends encore confier – avec une sincérité que je veux croire indubitable – son souhait de n'avoir jamais plus à connaître une révolte ouvrière comme celle de Gdansk en décembre 1970, qui lui avait permis de succéder à Gomulka ! L'ironie du sort a voulu qu'il se fasse emporter par un mouvement reparti des mêmes chantiers navals et provoqué par des causes identiques (les hausses exorbitantes des produits alimentaires de base) à celles qui l'avaient porté à la tête du parti.

Bruxelles, le 28 janvier 2000

La poussée de l'extrême droite aux élections autrichiennes heurte nombre de consciences, d'autant plus que le conservateur Wolfgang Schüssel, aiguillonné par son désir de devenir Chancelier, a proposé à Jorg Haider, le chef des néo-nazis, de mettre sur pied une coalition gouvernementale. Des réactions récriminatrices se font entendre. Ainsi, Tel-Aviv menace de rappeler son ambassadeur. Et Bruxelles demande à la présidence portugaise de porter l'affaire à l'ordre du jour de la prochaine réunion des ministres des Affaires étrangères de l'Union européenne pour adopter une attitude commune sur ce dossier. Ceux-ci se contenteront-ils d'exprimer leur émoi et leur préoccupation, dans la langue de bois qu'ils cultivent si savamment ?

En tout cas, Vienne aura beau jeu de se plaindre de leur immixtion dans ses affaires intérieures et de rappeler (à qui veut l'entendre) qu'il y a près de vingt ans, Mitterrand offrit des portefeuilles ministériels aux communistes... Pour mieux les neutraliser, il est vrai, et les déforcer après leur avoir proposé un programme commun afin de conquérir l'Elysée.

Chez Elsa P. à Anvers. Elle vit sans la moindre ostentation dans un luxueux appartement au centre de la ville. Aux murs pendent des toiles de maîtres, dont un Patinier. Bientôt octogénaire, toujours ingambe et élégante, elle cultive la plus grande discrétion dont elle ne se départit que pour se montrer d'une serviabilité instinctive.

Sur un buffet trône un cygne, grandeur nature, tout en argent. Comme on en relève la beauté, l'hôtesse des lieux raconte l'histoire qui lui est attachée. Tout commence par un coup de foudre de sa fille, tombée amoureuse d'un architecte portugais (son aîné de vingt-cinq ans et déjà marié à quatre reprises) lors d'un voyage de fin d'études à Lisbonne. Cette liaison indispose au plus haut point Elsa. Elle prend l'avion pour tancer la jouvencelle. Rien n'y fait : les tourtereaux se marient et elle doit s'en accommoder.

En 1974 éclate la révolution des œillets. La jeune femme rentre précipitamment à Anvers avec son nouveau-né. Quant au mari, il se cache : il est recherché par les nouvelles autorités qui l'accusent d'avoir fomenté un coup d'Etat avec quelques amis libéraux ! Après une scène de ménage avec son époux aujourd'hui disparu, Elsa reprend l'avion pour le Portugal. Dans ses bagages, une perruque et le passeport de son fils. Elle falsifie le document (date de naissance, photo d'identité et cachet) qu'elle remet à son gendre, après avoir avisé l'ambassadeur de Belgique de son infraction.

Elle loue ensuite une voiture (jaune canari, précise-t-elle) pour conduire le passager clandestin, malgré les barrages routiers dressés par l'armée, jusqu'à la frontière espagnole où des amis belges ont organisé une prise en charge jusqu'à Madrid...

Pour la remercier, le beau-fils d'Elsa lui offrit ce cygne d'argent débordant de fleurs.

Bruxelles, le 4 février 2000

Le président autrichien Thomas Klestil a fait signer une déclaration d'intentions à MM.

Schüssel et Haider. Il a imposé ce préalable à la formation d'un gouvernement de coalition, ouvert à l'extrême droite. Ce document s'articule autour de cinq idées :

Le nazisme : « L'Autriche assume ses responsabilités face à la funeste histoire du XX^e siècle et aux crimes monstrueux du régime national-socialiste. »

La xénophobie : « Le gouvernement fédéral affirme son attachement au respect, à la tolérance et à la compréhension à l'égard de tous les hommes, quelles que soient leur origine, leur religion ou leur philosophie du monde. »

La liberté individuelle : « Le gouvernement affirme sa foi inébranlable dans les valeurs spirituelles et morales qui sont l'héritage commun des peuples de l'Europe et constituent la base de la liberté personnelle, de la liberté politique et de la suprématie du droit, sur lesquelles repose toute véritable démocratie. »

La démocratie : « Le gouvernement fédéral affirme son attachement aux principes de la démocratie pluraliste et de l'Etat de droit, communs à tous les Etats membres de l'Union européenne (...). »

L'Europe : « Le gouvernement fédéral fait sien l'objectif du projet de paix en Europe. La collaboration des partis de la coalition repose sur l'identification de l'Autriche avec sa qualité de membre de l'Union européenne. »

On peut parler d'un catalogue de belles intentions. Mais le fait que M. Klestil ait jugé nécessaire de le mettre noir sur blanc surprendra tous ceux qui, jusqu'à présent, considéraient que ces principes constituaient les prolégomènes propres à l'organisation politique d'une société démocratique. Certes, il s'agit de rassurer autant que possible les partenaires européens de l'Autriche ; mais, cela suffira-t-il à rasséréner les esprits bien-pensants qui ne manquent aucune occasion de rappeler que les traités internationaux se dénoncent aussi facilement que des contrats signés en bonne et due forme ?

Dans ses Carnets, Paul Valéry écrit : « Ce qui a ruiné les ‘conservateurs’, c’est le mauvais choix des choses à conserver. »

Bruxelles, le 8 février 2000

Jacques Orbe m’a raconté une histoire de famille épouvantable. Un des proches parents d’Anne, son épouse, combattait dans l’armée des ombres pendant la Seconde Guerre mondiale. En 1943, après qu’un officier allemand eut été abattu à Bruxelles, le commandement des forces d’occupation décida, en guise de représailles, de procéder à l’arrestation de dix personnes et de les passer par les armes. Un agent double en communiqua la liste à ce résistant, qui eut le temps de (faire) prévenir les victimes désignées. La Gestapo fit chou blanc et se rendit à l’évidence qu’une fuite s’était produite. Elle diligenta une enquête qui n’aboutit pas.

Quelques mois plus tard, au lendemain d’un nouvel attentat, le même agent se dit prêt à prendre le risque de communiquer le nom des dix personnes que les Allemands préoyaient d’appréhender, mais il mit une condition pour éviter d’être confondu : cinq d’entre elles seulement pourraient être avisées du sort qui les attendait !

Il fallut donc procéder à un choix cornélien. Ceux qui l’arrêterent furent poursuivis, leur vie durant, par ce souvenir.

Les débats politiques versent facilement dans l’outrance. La crise diplomatique provoquée par la montée en puissance de l’extrême droite à Vienne en offre un nouvel exemple. Dernier épisode rocambolesque en date : Louis Michel, le ministre belge des Affaires étrangères, a incité ses compatriotes à ne plus partir skier en Autriche ! Des enseignants, obéissant à la consigne, ont annulé leurs classes de neige dans ce pays ; ils espèrent immuniser ainsi leurs élèves contre la peste brune. Quant à la télévision, elle n’est pas moins volontariste : voici qu’elle interroge des enfants de six ans pour recueillir leur avis sur le régime hitlérien !

Un directeur d’école a cependant pris le parti de ne pas hurler avec les loups. Il a décidé que, le mois prochain, les têtes blondes dont il a la charge iraient s’oxygéner, comme d’habitude, en Autriche. Il s’est justifié : jusqu’à nouvel ordre, on n’empêche pas les enfants de visiter le zoo d’Anvers sous prétexte que le VMO (le parti nationaliste flamand d’extrême droite) recueille quelque trente pour cent des suffrages aux élections dans la Métropole.

Bruxelles, le 13 février 2000

Il y a plusieurs mois qu’on ne l’entendait plus... Un joueur de cornemuse, qui habite la commune, profite de ce dimanche ensoleillé pour

répéter dans le bois voisin, sa salle de concert en plein air depuis quelques années. Dissimulé (?) derrière un arbre non loin d'un chemin, il donne un récital. Des gosses en promenade, fascinés et attirés par sa musique lancinante, le recherchent. Ils s'approchent respectueusement du virtuose auquel ils accordent la faveur de

leur silence avant de poursuivre leur chemin à l'appel de leurs parents.

Cet instrument semble aujourd'hui associé au défi suicidaire des musiciens écossais désarmés qui en jouaient à la tête des unités de fantassins montant au combat, lors du débarquement de Normandie.

Cagnes, le 19 mars 2000

L'homme vaut par ses silences, pour autant qu'il soit de taille à les remplir d'un contenu.

Tout écrivain prétend organiser la vie des personnages qu'il imagine, bien qu'il soit souvent incapable de régler la sienne.

Cagnes, le 23 mars 2000

Dans le train. Avant d'arriver à la gare de Nice, on aperçoit de vieilles villas le long des voies. Il en est une dont je prête arbitrairement les plans à un architecte qui aurait vécu au milieu du XIX^{ème} siècle. Et cela pour la seule raison que je me suis convaincu, en lisant *Passé et Méditations*, voilà une vingtaine d'années, qu'Alexandre Herzen y séjourna, avant que de reposer au cimetière du château !

Je n'ai jamais poussé la curiosité jusqu'à chercher l'endroit où Herzen s'installa dans la ville : on ne mutile pas ses rêves. En revanche, à Moscou, sur le boulevard Tverskoï, je me suis souvent arrêté devant sa maison.

Cagnes, le 29 mars 2000

Fraîcheur matinale. Les trois étangs du domaine accueillent les premiers rayons du soleil, qui provoquent une évaporation féérique, perceptible à la surface de l'eau sur quarante ou cinquante centimètres de hauteur. Spectacle fugitif, comme un arc-en-ciel.

La sérénité des lieux sera bientôt troublée par deux canards qui rivalisent d'ardeur pour une femelle. Celle-ci tente d'échapper à leur chasse en se lançant dans un long vol en boucle au-dessus du domaine ; mais les deux mâles la poursuivent jusqu'à ce qu'elle amerrisse. Cette fois, le doute n'est plus permis sur leur hiérarchie : la raison du plus fort (ou du plus rapide ?) s'avère, comme d'habitude, la meilleure.